

Vivre au présent

par Gérard Grugeau



A Perfect Day conjugue errances et exubérances avec une grâce absolue.

Dix-sept mille personnes sont portées disparues depuis la fin de la guerre civile au Liban. Et c'est cette béance douloureuse dans le corps social, cette emprise mortifère d'un lourd passé sur le présent et l'avenir incertains d'un pays traumatisé, qu'explore avec une infinie délicatesse le couple de cinéastes Joana Hadjithomas et Khalil Joreige (*Autour de la maison rose*, coproduit avec le Canada en 1999). *A Perfect Day*, c'est vingt-quatre heures dans la vie de deux couples à la dérive. Avec, d'un côté, une mère et son fils (Claudia et Malek) hantés par le souvenir du père et sur le point d'enterrer officiellement – et virtuellement – leur mort. Et de l'autre, ce même fils et son amie (Zeina) pris dans les derniers soubresauts d'une rupture amoureuse chaotique. Vingt-quatre heures d'une journée donc, où tout pourrait basculer et au cours desquelles les fantômes du passé pourraient enfin désertier le monde des vivants. C'est dire que *A Perfect Day* est avant tout le récit d'un espace à reconquérir, d'un temps à réhabiter, et donc matière à cinéma. Et ce n'est certes pas un hasard si Malek, jeune architecte qui arpente les chantiers d'un Beyrouth en pleine reconstruction et cerné par les embouteillages, souffre de narcolepsie et s'endort à l'envi, là où son mal le frappe. Cette apnée du sommeil qui suspend maladivement la respiration du jeune homme constitue en quelque sorte le substrat symbolique du film qui met à nu un présent haché, heurté, rattrapé constamment par le refoulé d'une blessure incapable de cicatriser, laquelle incite sporadiquement à la fuite vers un ailleurs plus rassurant, un espace mental ouaté comme les songes.

Ce temps troué, cette incomplétude schizophrène, cette impossibilité chronique à *être* pleinement dans le présent, structure le film en filigrane. À moitié autistes dans leurs bulles respectives, les personnages peinent à communiquer et ne semblent pouvoir lâcher prise et démontrer leur attachement que quand leur vis-à-vis sombre dans un sommeil réparateur (trois séquences se font ainsi écho, formant comme un motif récurrent). À chacun son temps cinématographique avec, en toile de fond, cette cruelle absence à soi et au monde, cette incapacité à *être* vraiment *ensemble* dans le plan. Et le récit d'osciller entre le temps lent et étouffé de la mère qui vit toujours dans l'attente obsessionnelle du disparu, repliée sur son amour filial, mais encore animée d'un vague sens de la communauté (le café qu'elle sert aux gens du quartier). Le temps angoissé et morose du fils et de Zeina, moins linéaire, plus éclaté, en phase avec celui de la jeune génération. Une génération empêtrée dans l'immédiateté d'un présent paradoxal qui serait à la fois son seul horizon et qui lui glisse douloureusement entre les doigts, inconsistant, évanescant comme les corps des disparus. Pour combler ce vide existentiel lesté de culpabilité, on s'étourdit alors dans les boîtes de nuit à la mode en s'accrochant à l'ivresse hypnotisante des corps, ou on déambule en voiture à travers la ville sur les traces d'un amour que l'on voudrait croire encore possible malgré les brûlures de la grande et de la petite histoire.

Mais *A Perfect Day*, c'est aussi le temps écartelé d'une ville en mutation, une ville à la fois marquée à jamais par les cicatrices

du passé, mais farouchement ancrée dans la modernité d'un présent qui s'affole. Et c'est cette énergie captée parfois sur le vif, sans les artifices de la fiction, que la photographie vibrante de Jeanne Lapoirie nous restitue avec un œil amoureux languide. Jouant sur les effets de décélération (scènes de quartier presque immobiles dans la nuit solitaire) et d'accélération (travellings accordés sur les pulsations de la ville), *A Perfect Day* conjugue errances et exubérances avec une grâce absolue. Pour Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, tout est bien sûr affaire de regard, comme en témoigne une des séquences finales. Quitté abruptement par celle qu'il aime, Malek dépose sur ses yeux les lentilles cornéennes de son amie oubliées dans la voiture. Voir comme l'autre, vivre en synchronie avec l'autre : magnifique métaphore d'un profond désir de fusion sans cesse contrarié dans son élan par les pesanteurs d'un pays qui n'en finit plus de panser ses plaies, mais qui ne demande qu'à renaître dans la ferveur d'un temps nouveau. Le lendemain matin, au bout de la nuit, Malek court le long du littoral, porté par un souffle inhabituel comme s'il avait provisoirement trouvé son rythme dans l'agitation du monde. Cette libération mentale, qui a soudain la légèreté d'un vol d'oiseau, la « fragilité des choses humaines », résonne alors comme une bouleversante promesse de l'aube au pays du cèdre. 

France-Liban, 2005. Ré. et scé. : Joana Hadjithomas et Khalil Joreige. Ph. : Jeanne Lapoirie. Mont. : Tina Baz-Le Gal. Son : Guillaume Le Braz, Sylvain Malbran, Olivier Goinard. Int. : Ziad Saad, Julia Kassar, Alexandra Kahwagi. 88 minutes. Couleur.